

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Le monde dans l'Eglise

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1977, tome 73, p. 110-120

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Le monde dans l'Eglise

En donnant à *Gaudium et Spes* l'appellation de « Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps », le Concile Vatican II situait ce document dans la ligne même de l'Evangile, plaçant la mission de l'Eglise dans le prolongement de celle du Christ : « Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde » (Jean 17, 18).

Le texte de *Gaudium et Spes* comporte cependant quelques formules qui vont à première vue en sens inverse, c'est-à-dire qu'elles reconnaissent une présence et une action non plus de l'Eglise dans le monde, mais du monde dans l'Eglise. Ces formules, à vrai dire, ne sont pas nombreuses, mais une lecture attentive du texte ne tarde pas à donner l'impression que cette présence active du monde à l'intérieur de l'Eglise est partout implicitement supposée. Bien plus, loin d'être considérée comme regrettable, elle apparaît à la fois comme la condition d'une authentique présence de l'Eglise dans le monde et comme un enrichissement pour l'Eglise elle-même.

Définitions

Il importe avant toute chose de ne pas se tromper sur le sens exact des termes, et la Constitution ne manque d'ailleurs pas de s'exprimer clairement à ce sujet.

Il est caractéristique cependant que les *mots* mêmes d'Eglise et de monde n'apparaissent pas tout de suite dans le texte, mais seulement une fois que les *réalités* ont été évoquées dans des formules plus

générales. C'est ainsi qu'il n'est d'abord parlé que des « hommes de ce temps » d'une part et des « disciples du Christ » d'autre part¹.

L'Eglise y est d'abord présentée comme la « communauté [qui] s'édifie avec des hommes rassemblés dans le Christ, conduits par l'Esprit dans leur marche vers le Royaume du Père » (GS, n° 1), ce qui est bien le Peuple de Dieu tel qu'il est décrit au chapitre II de *Lumen Gentium*. Le texte de *Gaudium et Spes* ne donnera du reste pas d'autre définition de l'Eglise : il se contentera, dès le n° 2, § 1, de renvoyer à la Constitution dogmatique sur l'Eglise.

Quant à ce qu'il entend par monde, le Concile précise sa pensée dans les termes suivants : « Le monde que [le Concile] a en vue est celui des hommes, la famille humaine tout entière avec l'univers au sein duquel elle vit. C'est le théâtre où se joue l'histoire du genre humain, le monde marqué par l'effort de l'homme, ses défaites et ses victoires » (GS, n° 2, § 2)².

Deux points méritent de retenir l'attention. Tout d'abord, le fait que la définition de l'Eglise comme celle du monde fait appel à la notion *d'homme*. On pourrait croire qu'une telle évidence n'a guère besoin d'être soulignée. Mais elle importe beaucoup à notre propos : si l'Eglise est une communauté d'hommes et le monde l'ensemble des hommes, il s'ensuit non seulement que l'Eglise fait partie du monde tout en le dépassant, mais également que le monde, la « famille humaine tout entière », est lui-même dans l'Eglise par ceux de ses membres qui constituent le Peuple de Dieu. Et lorsque les Pères du Concile précisent que « c'est l'homme, l'homme considéré dans son unité et sa totalité, l'homme, corps et âme, cœur et conscience, pensée et volonté, qui constituera l'axe de notre exposé » (GS, n° 3, § 1), on se doute que ce « dénominateur commun » est le terrain de rencontre où se noueront le dialogue et la collaboration.

¹ GS, n° 1. Nous citons toujours le texte dans la traduction établie par les soins de l'épiscopat français, Imprimerie polyglotte vaticane, Rome, 1966.

² Notons que le Concile n'évoque même pas la multiplicité des significations que le mot « monde » revêt dans l'écriture : il lui suffit de préciser dans quel sens, pour sa part, il entend employer ce terme.

D'autre part, l'Eglise et le monde sont considérés comme des réalités dynamiques, sujets d'une histoire dont le présent est lourd de tout un passé et tendu vers un avenir encore à naître. L'Eglise est le Peuple de Dieu « *en marche* vers le Royaume du Père » et le monde « le théâtre où se joue l'*histoire* du genre humain ».

Il faut examiner ces deux points.

Les hommes

L'importance du premier n'a d'ailleurs pas échappé aux Pères conciliaires, comme le prouve par exemple la discussion qui eut lieu autour du n° 11. Dans sa rédaction définitive, ce texte débute ainsi : « Mû par la foi, se sachant conduit par l'Esprit du Seigneur qui remplit l'univers, le *Peuple de Dieu* s'efforce de discerner dans les événements, les exigences et les requêtes de notre temps, *auxquels il participe avec les autres hommes*, quels sont les véritables signes de la présence ou du dessein de Dieu. » Le n° 4, pour sa part, avait dit que pour mener à bien sa mission de salut, « *l'Eglise* a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Évangile ».

Or quelques Pères se plainquirent de l'équivalence qui était faite ici, à propos de la lecture des signes des temps, entre Eglise et Peuple de Dieu ; ils estimaient que seul convenait en l'occurrence le terme d'Eglise, entendu au sens de hiérarchie et magistère. La Commission répondit que, d'une part, Eglise ne signifie pas uniquement, ni même d'abord, hiérarchie et magistère, et que, d'autre part, le discernement des signes des temps était l'affaire de l'Eglise tout entière comme Peuple de Dieu.

On comprend ce qu'implique cette réponse, et l'assentiment que lui a donné la quasi-unanimité des Pères. Si l'Eglise a mission de scruter le monde pour y déceler « les signes de la présence ou du dessein de Dieu », ce n'est pas une réalité extérieure à elle qu'elle interroge ainsi. Au contraire, c'est à l'intérieur de lui-même, par l'existence concrète de ses membres, que le Peuple de Dieu ressent, vit et interprète dans la foi « les événements, les exigences et les requêtes de notre temps *auxquels il participe avec les autres hommes* ». Le Peuple

de Dieu est ainsi à l'écoute non pas d'un monde qui vivrait à *côté* de lui, mais d'un monde qu'il porte *en lui*.

La première phrase de *Gaudium et Spes* ne laissait d'ailleurs aucun doute à ce sujet : « Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ. » Il n'est pas dit que le chrétien *fait* siens les espoirs et les angoisses du monde, mais que ce *sont* les siens. Et c'est en les vivant qu'il les scrute dans son cœur et les interroge à la lumière de sa foi.

Insistons encore. On a trop fait du chrétien un être double, qui se débrouille comme il peut (ou comme il ne peut pas) pour faire cohabiter en lui le citoyen de la cité terrestre et celui de la cité de Dieu. La Constitution *Gaudium et Spes* met au contraire bien en évidence l'unité de l'homme chrétien. Il faudrait pouvoir citer ici tout le texte du n° 43, § 1, où le Concile adresse une pressante exhortation aux chrétiens « citoyens de l'une et l'autre cité ». Contentons-nous de la dernière phrase ; le Concile y engage les chrétiens à se réjouir « de pouvoir mener toutes leurs activités terrestres en unissant *dans une synthèse vitale* tous les efforts humains, familiaux, professionnels, scientifiques, techniques, avec les valeurs religieuses, sous la souveraine ordonnance desquelles tout se trouve ordonné à la gloire de Dieu ».

L'Eglise dans le monde et le monde dans l'Eglise : deux faces d'une seule et même réalité qui est l'homme chrétien dans son unité vivante. C'est pourquoi *Gaudium et Spes* n'hésite pas à parler, dans une formule dont on voit dès lors tout le poids, de « la *compénétration* de la cité terrestre et de la cité céleste », ajoutant que cette compénétration « ne peut être perçue que par la foi » et qu'elle « demeure le mystère de l'histoire humaine... jusqu'à la pleine révélation de la gloire des fils de Dieu » (GS, n° 40, § 3).

L'histoire

Le mystère de l'*histoire* humaine : c'est le deuxième point qu'il faut examiner avec attention. Il est en effet au centre du problème qui nous intéresse.

Ni l'Eglise ni le monde ne sont des réalités statiques. On ne peut les saisir véritablement que dans leur mouvement, et celui-ci n'est intelligible que par le terme vers lequel il tend. Or il se trouve que ce but est commun à l'une et à l'autre histoires qui, par leur « compénétration », constituent *ensemble* « le mystère de l'histoire humaine », laquelle ne s'achèvera qu'à « la pleine révélation de la gloire des fils de Dieu ».

Mais si l'eschatologie est la fin unique aussi bien du monde que du Peuple de Dieu, s'il ne faut pas séparer, encore moins opposer, ce qui est un dans le dessein du Père, il ne faut pas davantage tout confondre en effaçant toute différence. Distinguer pour unir, disait Jacques Maritain.

Or, une première distinction ici saute aux yeux. Comme dit le Concile, « l'Eglise se compose d'hommes, de membres de la cité terrestre, qui ont vocation de former, au sein même de l'histoire humaine, la famille des enfants de Dieu qui doit croître sans cesse jusqu'à la venue du Seigneur » (GS, n° 40, § 2). Autrement dit, l'Eglise contient en quelque sorte déjà sa fin ; elle est déjà, *in mysterio*, l'eschatologie en marche « au sein même de l'histoire humaine » ; elle est l'éternité anticipée qui à la fois se cache et se manifeste dans son histoire temporelle. Si elle « fait ainsi route avec toute l'humanité et partage le sort terrestre du monde (GS, n° 40, § 2), elle dépasse cependant infiniment la réalité profane de ce monde qu'elle habite. « Elle est le ferment et, pour ainsi dire, l'âme de la société humaine appelée à être renouvelée dans le Christ et transfigurée en famille de Dieu » (GS, n° 40, § 2). Etant déjà elle-même renouvelée dans l'Esprit-Saint et constituée famille de Dieu en Jésus-Christ, elle « poursuit la fin salvifique qui lui est propre » (GS, n° 40, § 3) en annonçant à tous les hommes le seul Nom par lequel ils puissent être sauvés. En d'autres termes, elle a le salut et sa mission est de le donner.

Mais le Concile ne nous aurait rien appris de neuf s'il en était resté là. En fait, à ses yeux, le dialogue de l'Eglise avec le monde ne se réduit aucunement à un monologue, pas plus que la collaboration qu'elle offre ne se résumerait en un service à sens unique. Le Concile sait, et il le dit, que l'Eglise n'a pas seulement à parler ou seulement à donner : elle a encore à écouter, elle a aussi à recevoir.

C'est le chapitre IV de la première partie de *Gaudium et Spes* qui examine ce problème. Certes, il faut bien avouer qu'on est d'abord un peu déçu à la première lecture de ce chapitre. Il s'ouvre magnifiquement par le n° 40, dont les quelques citations que nous venons de faire sont loin d'épuiser la richesse. Dans la suite, il expose en trois numéros l'aide multiforme que l'Eglise veut offrir à tout homme (n° 41), à la société humaine (n° 42) et à l'activité humaine (n° 43)³. Vient alors (on l'attendait avec impatience) le n° 43, intitulé « Aide que l'Eglise reçoit du monde d'aujourd'hui ». Un seul numéro, et relativement court.

Le premier paragraphe affirme le principe : « L'Eglise n'ignore pas tout ce qu'elle a reçu de l'histoire et de l'évolution du genre humain. » On notera *histoire* et *évolution du genre humain* : c'est bien sur ce terrain que se joue toute la question.

La suite ne traite que de deux points particuliers qui semblent, à première lecture, assez extérieurs et d'une importance très relative : d'une part le langage dans lequel s'exprime le message révélé et la spéculation théologique (§ 2), d'autre part le développement des structures sociales, « pour autant que [la communauté ecclésiale] dépend du monde extérieur » (§ 3).

Cela paraît plutôt mince. Cependant, une lecture plus attentive du paragraphe 2 ouvre des perspectives singulièrement riches et neuves. Se tournant d'abord vers le passé, le texte relève que l'Eglise s'est servie, pour annoncer le message du Christ, « des *concepts* et des langues des divers peuples ». Il faut remarquer *concepts* : comme la linguistique moderne nous l'apprend chaque jour davantage, une langue porte en elle toute une vision de l'homme et du monde. Elle n'offre pas seulement un outil de communication, mais elle est par elle-même, dans sa structure autant que dans son vocabulaire, une interprétation de la réalité⁴.

³ Le Concile reprend ici simplement l'ordre des chapitres précédents : La dignité de la personne humaine (chap. I), La communauté humaine (chap. II) et L'activité humaine dans l'univers (chap. III).

⁴ Il y a là un « piège » que le christianisme n'a pas toujours évité : que l'on songe seulement à quel point le dualisme platonicien et le moralisme stoïcien ont indûment marqué l'idée que l'Occident chrétien s'est faite de l'homme et de sa vie sur terre. Nous retrouverons plus loin de semblables dangers.

Revenant ensuite à la situation présente, le Concile reconnaît la nécessité pour l'Eglise d'utiliser le langage de notre temps. Pour ce faire, « elle a particulièrement besoin de l'apport de ceux qui vivent dans le monde, qui en connaissent les diverses institutions, les différentes disciplines, et en *épousant les formes mentales*, qu'il s'agisse des croyants ou des incroyants ». On retrouve dans les derniers mots ce « terrain neutre », ce « lieu commun du dialogue » qu'est l'homme moderne tel que *l'histoire* l'a façonné aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Eglise.

Et le texte poursuit : « Il revient à tout le Peuple de Dieu⁵, notamment aux pasteurs et aux théologiens, avec l'aide de l'Esprit-Saint, de scruter, de discerner et d'interpréter les multiples langages de notre temps et de les juger à la lumière de la parole divine, pour que la vérité révélée puisse être sans cesse mieux perçue, mieux comprise et présentée sous une forme plus adaptée. » On pourrait se demander par qui la vérité sera ainsi mieux comprise, mais les derniers mots de la phrase ne laissent subsister aucun doute : il s'agit bien du Peuple de Dieu, qui a mission de présenter au monde le message évangélique.

Dès lors, la conclusion s'impose : les « langages de notre temps » et les « formes mentales » qu'ils véhiculent amènent le croyant à une intelligence plus profonde de la vérité révélée : la présence du monde à l'intérieur de l'Eglise constitue un apport bénéfique pour la foi elle-même.

L'histoire du monde

Pour bien saisir la pensée du Concile sur ce point, il faut regarder d'un peu près ce qu'il pense de l'histoire du monde. En ce qui regarde celle de l'Eglise, la doctrine est évidemment celle de toute la tradition : le Peuple de Dieu, dans sa marche vers le Royaume du Père, est conduit

⁵ L'expression *Peuple de Dieu* a suscité ici les mêmes discussions qu'au n° 1.1, § 1 (cf. supra), et provoqué les mêmes propositions d'amendement. Elles ont eu le même sort.

par l'Esprit de Jésus. Mais le monde ? Son évolution doit-elle être conçue comme quelque chose de neutre, en ce sens qu'elle ne servirait que de cadre extérieur, d'environnement *séculier* et *profane* à l'aventure *spirituelle* des disciples du Christ ?

Plusieurs passages de *Gaudium et Spes*, parfois très brefs mais toujours explicites, orientent la réflexion dans un autre sens et nous invitent à voir, dans l'évolution du monde, le fruit d'une providence qui n'est pas seulement le Dieu des philosophes, mais la Trinité sainte elle-même à l'œuvre pour sauver les hommes.

Voici trois textes qui font intervenir chacun l'une des Personnes divines. Le Père d'abord : « Le même Dieu est à *la fois* Créateur et Sauveur, Seigneur de l'histoire humaine et de l'histoire du salut » (GS, n° 41, § 2).

Le Fils ensuite : « Constitué Seigneur par sa résurrection, le Christ, à qui tout pouvoir a été donné, au ciel et sur la terre, agit désormais dans le cœur des hommes par la puissance de son Esprit ; il n'y suscite *pas seulement* le désir du siècle à venir, mais *par là même* anime aussi, purifie et fortifie ces aspirations généreuses qui poussent la famille humaine à améliorer ses conditions de vie et à soumettre à cette fin la terre entière » (GS, n° 38, § 1). Le texte est admirable. Soulignons seulement ce qui concerne notre propos : les aspirations de la famille humaine, c'est-à-dire du *monde* tel qu'il a été défini au n° 2, § 2, sont animées, purifiées et fortifiées par la même action du Christ Seigneur qui conjointement fait naître le désir du siècle à venir.

L'Esprit enfin, que nous avons vu évoqué dans le texte précédent, était déjà nommé lorsqu'il s'agissait des signes des temps : « ... l'Esprit qui *remplit l'univers* » (GS, n° 11, § 1). Son action sur l'évolution du monde est précisée ailleurs en ces termes : « L'Esprit de Dieu qui, par une providence admirable, conduit le cours des temps et rénove la face de la terre, est présent à cette évolution » (GS, n° 26, § 4). Il s'agit très précisément de l'évolution décrite aux paragraphes précédents de ce même numéro, à savoir les progrès que le monde contemporain a faits dans sa prise de conscience de « l'éminente dignité de la personne humaine, supérieure à toute chose et dont les droits et les devoirs sont universels et inviolables ».

Ce texte sur le rôle de l'Esprit n'est pas allé sans controverses. Une motion de quelque 200 Pères proposait des amendements qui revenaient à remplacer le mot neutre d'évolution par « rénovation spirituelle » : on visait ainsi non plus l'histoire du monde en tant que tel, mais uniquement l'histoire du salut. C'était vider le texte de sa substance : l'amendement fut repoussé et le texte maintenu.

Il ne faut certes pas faire preuve de je ne sais quelle naïveté qui verrait, dans tous les éléments du monde contemporain, les fruits de l'Esprit de Dieu. Comme le soulignait dans l'aula conciliaire un des observateurs protestants : « Si nous prenons le temps actuel en considération, ce n'est pas uniquement la voix de Dieu que nous entendons, mais aussi la voix de puissances obscures et destructrices. » Les Pères en étaient bien conscients. Ils ont assez répété que la lecture des signes des temps est discernement, critique, jugement à la lumière de la foi. Il n'en reste pas moins que, dans certains de ses aspects, l'évolution du monde, distincte et même, à la limite, opposée parfois à telle ou telle prise de position passagère de l'Eglise, est porteuse d'un message qui est fondamentalement conforme à l'Evangile. Comment cela est possible, c'est ce qu'il nous faut examiner pour finir.

Ambiguïté des valeurs du monde

Si l'on peut reconnaître que l'évolution de l'humanité conduit ses membres à une conscience toujours plus vive de ce qu'ils sont en réalité et à l'inscrire dans les faits, cette lente humanisation de l'homme par lui-même est conduite par « l'Esprit du Seigneur qui remplit l'univers ». Même si le Prince des Ténèbres, celui qui est « menteur et père du mensonge » (Jean 8, 44) cherche — et souvent ne réussit que trop — à pervertir cette progressive conquête de la vérité, il n'en reste pas moins qu'elle est bonne dans son fond et son orientation, œuvre de celui qui est « Seigneur et de l'histoire humaine et de l'histoire du salut ».

On peut voir, dans les valeurs qui sont ainsi progressivement venues au jour, ce que les premiers écrivains chrétiens ont appelé *preparatio evangelica*, ces « pierres d'attente » qui ont préparé le terrain à la

diffusion du message évangélique. Une telle manière de voir vaut surtout pour les peuples et les civilisations qui se sont faits sans contact avec l'histoire du Peuple de Dieu. Mais, lorsqu'il s'agit de l'Occident du XX^e siècle, il est permis, sans que les sciences historiques y contredisent, d'envisager les choses d'une façon à la fois plus complexe et plus organique.

Certaines valeurs (pensons à la liberté par exemple, ou à la justice) qui trouvent dans l'Évangile la plénitude de leur sens, ont à un moment donné comme franchi les frontières de l'Église. Et tandis qu'à l'intérieur du Peuple de Dieu elles stagnaient ou ne progressaient que lentement, elles se sont développées et approfondies dans le monde⁶. Bien qu'évangéliques dans leur source, elles ont continué de vivre et d'évoluer après s'être détachées de l'Évangile, au point qu'elles sont parfois apparues comme autonomes et sans lien avec la Révélation, alors même qu'elles en découlaient⁷.

Mais, s'étant épanouies dans le monde, c'est-à-dire dans la famille humaine tout entière, elles se trouvent actuellement présentes à l'intérieur du Peuple de Dieu en tant que celui-ci est composé d'hommes historiques. Confrontées dès lors dans le cœur du chrétien avec sa foi, elles la provoquent et sollicitent son jugement, assentiment ou refus.

Assentiment *et* refus le plus souvent. Non pas que ces valeurs, s'étant développées en terrain a-chrétien ou post-chrétien, se soient nécessairement corrompues par le fait même, mais parce que l'Esprit de Mensonge a généralement été assez habile pour les pervertir en vue de les utiliser à ses fins. Ambiguës de par leur histoire, elles ont besoin presque toujours d'être purifiées ou rectifiées ; elles n'en apportent pas moins un enrichissement à la foi parce qu'elles sont allées souvent, dans leur croissance extra-ecclésiale, plus loin dans le sens de l'Évangile que ne le faisaient les mêmes notions à l'intérieur de l'Église.

⁶ Les historiens ont analysé les raisons de ces évolutions différentes. Il n'est pas dans notre propos de nous y attarder ici ; il suffisait de constater les faits.

⁷ C'est bien ainsi que *Gaudium et Spes* semble envisager les choses quand il note : « Quant au ferment évangélique, c'est lui qui a suscité et suscite encore dans le cœur humain une exigence incoercible de dignité » (GS, n° 26, § 4).

Le Peuple de Dieu a dès lors à leur égard une triple tâche qui correspond aux trois composantes de son être sacerdotal. Fort de son « sens de la foi », il exerce sa fonction prophétique en retenant ce qui est « signe de la présence ou du dessein de Dieu » (GS, n° 11, § 1) et en rejetant ce qui vient du Mauvais. Il les sanctifie aussi et les consacre en les re-baptisant, en réintégrant ces enfants prodigues à leur vraie place qui est la Maison de Dieu. Il use enfin à leur égard de son pouvoir royal de gouvernement en les ordonnant au service de la charité, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes.

Conclusion

Répetons-le une dernière fois : pour que cela soit possible, il ne suffit pas que l'Eglise soit dans le monde, mais il faut que le monde, par la vie concrète des chrétiens, fasse entendre sa voix à l'intérieur de l'Eglise. Le dialogue Eglise-monde n'est pas quelque chose de facultatif que l'on peut commencer, interrompre et reprendre à volonté : il s'exerce à demeure au sein du Peuple de Dieu.

C'est pourquoi le Concile, qui se dit non seulement le guide, mais aussi « le *témoin* de la foi de tout le Peuple de Dieu » (GS, n° 3, § 1), peut affirmer, au moment de traiter dans la deuxième partie de *Gaudium et Spes* de quelques problèmes particuliers, qu'il ne parlera pas uniquement au nom de la Révélation proprement dite, mais « fort de la lumière de l'Évangile et de *l'expérience humaine* » (GS, n° 46, § 1).

Dans cette « expérience humaine », c'est bien toujours l'histoire du monde que nous retrouvons : la première partie de *Gaudium et Spes* avait analysé les principes ; la deuxième va pouvoir les appliquer.

Joseph Vogel